

LES FORÇATS DE LA FRONTIÈRE



ASCENSION À HAUTS RISQUES
Avec des charges de 40 kg, les kurdes font transiter des marchandises proscrites ou taxées par le régime islamique. Pour un salaire de 5 à 50 dollars par chargement.

Nasir Ali Xayat

Le “kolbar”, celui “qui porte sur son dos”, est un personnage indissociable de la frontière séparant le Kurdistan irakien de l’Iran, l’une des plus dangereuses au monde. L’existence de ce contrebandier, véritable bagnard de la montagne, clandestin et opiniâtre, remonte à plusieurs décennies. Mais le retour des sanctions américaines contre l’Iran rend son quotidien plus âpre encore. Reportage. **PAR CHRISTOPHER SHAND**

Mi-juin, au petit matin. Il fait déjà 30 °C à l’ombre lorsque Sarkaw* dépose enfin sa charge de 40 kg sur la terre jaune de la haute vallée du Hawraman iranien. Des gouttes de sueur perlent sous son keffieh, s’infiltrant dans les sillons d’une peau tannée par le soleil. La quarantaine usée, l’homme défait la toile de ceinture qui étreint son rank, le pantalon bouffant porté ici. Arborant des motifs cachemire, elle distingue le Kurde iranien de ses frères d’Irak, de l’autre côté de la frontière.

Cette frontière, située à plus de 2 000 m d’altitude, Sarkaw en connaît les moindres recoins : il la franchit depuis vingt ans, quasiment chaque semaine. La neige s’est retirée depuis un mois et il n’a plus à s’engager, sous un froid mordant, dans des tranchées escarpées et glissantes. Conscients de ce mieux très relatif, les gardes-frontières iraniens en profitent pour se montrer moins « tolérants » à l’égard des passeurs. Et l’intermédiaire kurde irakien, resté en bas, doit se faire plus insistant dans ses consignes : « N’oubliez pas, vous avez cinq heures pour arriver à destination. »

Après avoir repris son souffle, Sarkaw considère les deux lourds cartons qui lui ont scié les épaules tout au long de l’ascension et de la descente. Cette fois, il charriait des cigarettes et des téléphones portables, fraction d’un trafic plus vaste et très ancien en raison d’un régime islamique qui proscriit ou taxe davantage qu’en Irak. Un trafic dont les règles changent avec les sanctions auxquelles l’Iran est soumis. La contrebande colporte traditionnellement des produits cosmétiques et électroménagers venus de Turquie ou d’Irak, et aussi de l’alcool, dont la prohibition requiert le transport de nuit. Mais, depuis plusieurs mois, le Kurde iranien sent bien que le climat change. Et que l’été naissant n’effacera guère l’orage géopolitique qui menace. Sitôt passé le coup de fil convenu, les pick-up

arrivent pour les récupérer. Les marchandises, d’abord... A la radio, un homme articule lentement ses mots sur Voice Of America, chaîne qui émet en kurde depuis l’Irak et qu’on capte malgré le brouillage de la bande par les autorités iraniennes. Il est évidemment question du bras de fer en cours avec les Etats-Unis. « *Soit ils comprendront [...], soit nous renforcerons simplement la campagne de pression. C’est, je pense, la combinaison des sanctions et d’autres pressions qui amènera l’Iran à la table des négociations.* » Les hommes se taisent, anxieux. La voix n’est autre que celle de John R. Bolton, le conseiller à la sécurité nationale de Donald Trump, de passage en Israël.

Alors qu’ils sont arrivés plus bas, dans les hangars de Biakara, on entend maintenant le président iranien, Hassan Rohani, s’exprimer sur la télé d’Etat au sujet du drone de surveillance américain récemment abattu : « *Si les Américains entendent violer à nouveau les eaux et l’espace aérien de l’Iran, les forces armées iraniennes ont le devoir de leur faire face et il y aura un affrontement décisif!* » La soupe de pois chiches est servie et chacun des hommes y va de son commentaire. « *Tant mieux!* », « *Que des paroles!* » Mais

l’inquiétude est palpable. Sarkaw secoue la tête. Comme ses confrères, le kolbar a bien d’autres soucis. Dans cette région du Rojhelat, le « Kurdistan » iranien, l’oppression et la surveillance exercées par Téhéran empoisonnent la vie des habitants depuis des décennies. Les brimades, les humiliations régulières, voire les pendaisons publiques s’ajoutent à une pauvreté endémique déjà difficilement tenable. D’après les données iraniennes officielles, trois des quatre provinces majoritairement peuplées de Kurdes affichent des taux de chômage supérieurs à la moyenne, le record appartenant à celle de Kermanschah, avec 21,6 % de sans-emploi. Regroupant presque 10 % de la population du pays avec 7,5 millions d’habitants, les quatre provinces ne contribueraient qu’à hauteur de 5,2 % au PIB iranien.

Un métier... comme un autre

Ici, la vie n’est pas tendre. Elle l’est encore moins pour les passeurs. Sarkaw raconte les gelures de janvier dernier lorsqu’il a fallu inopinément rester une nuit en montagne, emmailloté dans de simples bâches plastique. La saisie, non négociable, des biens transportés dès leur arrivée au village. Les mines datant de la guerre Iran-Irak qui se déplacent avec la fonte des neiges, moissonnant chaque année leur lot de victimes : déjà quatre décès et une quinzaine de blessés depuis janvier dernier. Ou bien encore les chevaux tués par dizaines et abandonnés au bord du chemin tant les soldats ont la gâchette facile. On évoque enfin ce neveu de 25 ans, qui n’avait pas voulu verser le « pour-boire » habituel et qui fut pour cette raison abattu à bout portant par un des pasdarans, les gardiens de la révolution islamique.

Ces avanies sont le lot commun des passeurs. Mais ce printemps a vu revenir le spectre des sanctions d’avant 2014. L’inflation galopante – plus de 70 % sur la dernière année pour la nourriture – grève sérieusement le budget des plus humbles. La crise est telle que les autorités ont ➤



Christopher Shand

➤ proposé un retour au toman, la devise nationale qui avait laissé sa place au rial en 1932, annonçant de fait une dévaluation de la monnaie. Certains en sont réduits à des actes désespérés. Un voisin a vendu ses dents, une voisine, un rein. Malgré la dureté du « métier », la contrebande deviendrait presque un des meilleurs plans de carrière du moment : pas de capital à investir et un gain substantiel, de 5 à 50 dollars par chargement, selon les biens transportés. De 8 à 70 ans, 20 000 Kurdes traverseraient ainsi régulièrement la frontière. Par beau temps, on peut quelquefois apercevoir des files de plusieurs centaines de personnes se déplaçant sur la montagne. Mais c'est souvent faute d'alternative. A l'automne dernier, la photo de Taha Ghaffari posant avec sa cargaison emballée d'une bâche orange fit le tour des réseaux sociaux. L'athlète et héros national – deux médailles lors des championnats du monde de course à pied – expliqua dignement à l'agence iranienne Tasnim qu'il s'agissait là d'un métier comme un autre.

Explosion d'interpellations

Inflation oblige, le climat est à la spéculation opportuniste. S'il continue de trafiquer l'alcool, probablement l'un des plus juteux commerces illégaux entre l'Irak et l'Iran, Sarkaw est aussi de plus en plus souvent amené à transporter des denrées plus communes pour lesquelles il y a désormais pénurie. Si, à Téhéran, une bouteille de 70 cl de Chivas est revendue neuf fois son prix d'achat en Irak, les médicaments se négocient aussi à prix d'or.

Signe que la situation se tend, le laxisme à l'égard des contrebandiers est au plus bas tandis que les contrôles exercés par des agents directement envoyés de Téhéran sont à la hausse. Avec, comme corollaire inévitable, une explosion des interpellations et toujours plus de décès dans les rangs des passeurs. En 2012, Ahmed Shaheed, rapporteur spécial sur la liberté de religion ou de conviction au Conseil



Christopher Shand

des droits de l'homme de l'ONU, regrettait déjà « *les coups de feu tirés sans discernement par les gardes-frontières iraniens sur les kolbaran, lesquels blessent ou entraînent la mort de douzaines d'entre eux et de leurs chevaux par an.* » Pour la première moitié de 2019, l'Association pour les droits de l'homme au Kurdistan, basée à Genève, recense 42 kolbaran tués sans sommation et 74 autres blessés.

Marginalisés par la dynastie Pahlavi puis le régime des ayatollahs, isolés économiquement au cours des quatre dernières décennies, les Kurdes d'Iran le sont aussi de plus en plus politiquement. En 2019, plus de la moitié des prisonniers politiques du pays viendraient de la région. Deux cents d'entre eux auraient été interpellés depuis janvier 2019, dont 115 pour suspicion d'appartenance aux partis politiques kurdes, avec pour une bonne cinquantaine des peines allant jusqu'à quinze ans d'emprisonnement. En août dernier, le conseiller américain à la sécurité nationale, John R. Bolton, annonçait combien, « *selon lui et M. Trump, l'imposition renouvelée de sanctions avait déjà des effets significatifs sur l'économie de l'Iran, affectant considérablement l'opinion publique au sein du pays.* »

Cette raide certitude inquiète au plus haut point Nehroz, que l'on rencontre sur le versant irakien. Propriétaire de nombreux hangars de stockage, il est lui aussi largement impliqué dans la contrebande. Passeur ayant un temps baigné dans le trafic de réfugiés syriens en Grèce,

HOMME D'AFFAIRES, c'est ainsi que se considère ce Kurde, propriétaire de nombreux hangars de stockage, qui revend sur le marché irakien des pièces mécaniques et de l'essence coupée au benzène. En Iran, il écoule son stock de milliers de cartouches de cigarettes.

il se considère avant tout comme un homme d'affaires. Profitant du faible coût de certains produits iraniens, il revend sur le marché irakien les pièces mécaniques qu'on lui apporte. Il sait aussi tirer parti de cette essence rose, souvent frelatée, coupée au benzène et réputée de meilleure qualité, qui fait tourner les moteurs des deux côtés de la frontière. Et en sens inverse, il écoule son stock de milliers de cartouches Marlboro et KT & G. Mais désormais, le trafic doit se faire plus discret. Car l'attitude des gardes-frontières kurdes irakiens vis-à-vis des kolbaran a aussi radicalement changé. Les instructions de Bagdad sont claires : le pouvoir veut réaffirmer sa souveraineté sur la frontière. En attendant, tout businessman qu'il soit, Nehroz manifeste sa solidarité avec ses cousins. Il accueille régulièrement chez lui de vieilles porteuses et porteurs courbés par la fatigue, réduits à mendier et à vendre un peu de pain.

Retour côté iranien, à l'heure de l'appel à la prière. Un écran de télé antédiluvien retransmet le culte. Sarkaw soupire en buvant le chai, sucre entre les dents. Il sent bien que l'escalade de paroles entre Iraniens et Américains pourrait déboucher sur des actes belliqueux et que les épreuves actuelles des kolbaran ne sont rien en regard de ce qui pourrait advenir en cas de conflit militaire. Peut-être qu'il faudra alors repasser la frontière, mais cette fois-ci sans chargement. Et pour un aller simple sans retour... ■ C.S.

* Pour la sécurité de nos interlocuteurs, leurs noms ont été modifiés.